

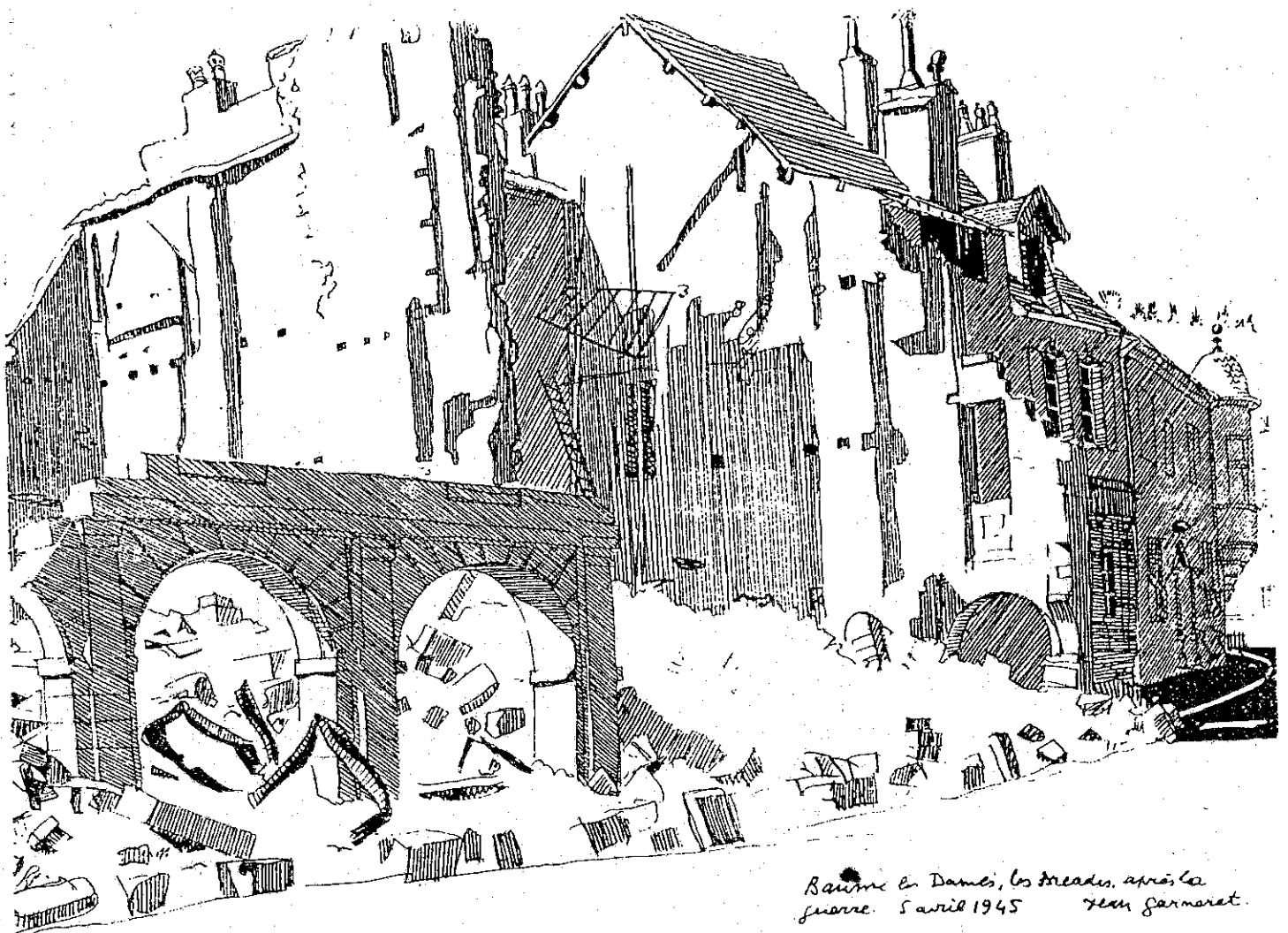
COLLEGE RENE CASSIN

M. Rigolot

BAUME LES DAMES

LA LIBERATION DE BAUME

04-09 SEPTEMBRE 1944



*Baume les Dames, les rues, après la
guerre. 5 avril 1945 Jean Garnier.*

CAHIERS DU CLUB HISTOIRE N°1

SEPTEMBRE 1994

LA LIBERATION DE BAUME LES DAMES
04 AU 09 SEPTEMBRE 1944

INTRODUCTION

SITUATION GENERALE SUR LE FRONT D'EUROPE OCCIDENTALE
AU 04 SEPTEMBRE 1944

Les alliés occidentaux (ETATS-UNIS, GRANDE BRETAGNE, FRANÇAIS LIBRES, etc...) avaient réussi à remettre un pied sur le continent européen dès 1943 -débarquement en SICILE- répondant ainsi au voeu de STALINE de voir s'ouvrir un second front contre l'ALLEMAGNE NAZIE. Pourtant ce n'est qu'au milieu de l'année 1944 que l'avancée décisive s'accomplit.

- ◆ **Le 06 JUIN** débute l'opération OVERLORD, le débarquement en NORMANDIE. A partir de là la progression alliée en direction du Nord-Est est lente, il faut deux mois et demi pour atteindre PARIS (25 août). Début septembre tout le quart Nord-Ouest de la FRANCE ainsi que la presque totalité de la BELGIQUE sont libres.

Les ALLIES préparent alors une gigantesque opération pour tenter de franchir le RHIN aux PAYS-BAS afin de pénétrer directement au coeur du REICH NAZI par son centre industriel de la RUHR. L'essentiel de l'aviation alliée est mobilisée par ce projet et n'apparaîtra donc pas dans le ciel comtois, ce qui fut sans doute une chance pour nos villes.

Malgré tout, l'opération hollandaise échouera.

- ◆ Pendant ce temps, sur le front sud, l'avance alliée piétinait en ITALIE. Un second débarquement fut donc décidé sur les côtes de FRANCE. Il eut lieu **le 15 août 1944 en PROVENCE** (opération DRAGON) avec des troupes essentiellement américaines et françaises. Celles-ci constituaient l'armée B, appelée plus tard 1ère Armée Française, commandée par des généraux comme DE LATTRE DE TASSIGNY ou JUIN. Les troupes américaines faisaient partie du 6e Corps d'armée américain ou 6e C.A.U.S.

A la différence de ce qui s'était passé en NORMANDIE, la progression alliée fut extrêmement rapide. En trois semaines tout le quart Sud-Est du pays était libéré et le 04 septembre, l'avant-garde amie était aux portes de BESANCON. Cette brillante percée dépassait toutes les prévisions du commandement et posa rapidement un inattendu problème de ravitaillement qui se révéla décisif dans l'affaire baumoise.

- ◆ Entre les deux pinces de cette tenaille alliée se trouvaient d'importantes forces allemandes, en particulier la 19e Armée, qui tentaient de se replier vers le Nord-Est pour échapper à l'encerclement. Pour la WEHRMACHT en débâcle l'axe de la vallée du DOUBS était donc vital, c'était sa voie de salut vers BELFORT où elle espérait stopper sa retraite.



CARTE N°1: LE FRONT FRANÇAIS AU 4 SEPTEMBRE 1944.

NORMANDIE
6 JUIN 44

RUHR

BRUXELLES
3 SEPTEMBRE

ALLEMAGNE

PARIS

25 AOÛT

NANCY

10 SEPTEMBRE

BAUME

BESANCON

LYON
3 SEPTEMBRE

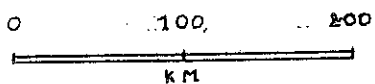
6^e C.A.U.S.
1^{re} ARMÉE FR.

MARSEILLE
27 AOÛT

PROVENCE
16 AOÛT 44

 : AVANCE DES ALLIES

 RETRAITE ALLEMANDE



PREMIERE PARTIE : UN RAID TROP LOIN (1)(4-5 septembre) **ou la libération manquée de BAUME-LES-DAMES**

1 - LES PREMICES DE L'ATTAQUE SUR BAUME

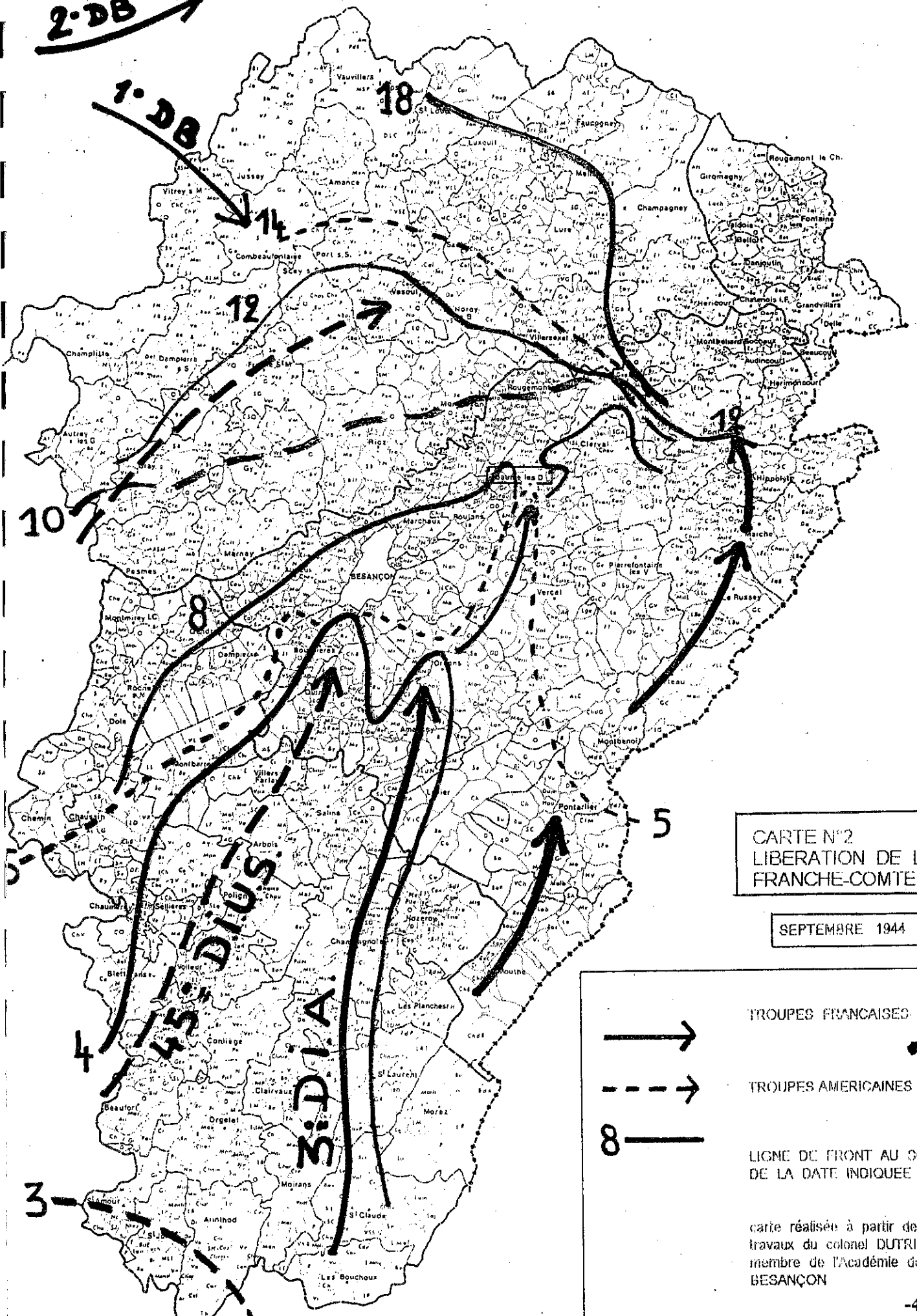
1.1 Les positions au 04 septembre en FRANCHE-COMTE

- ◆ **Les Américains** n'étaient représentés que par une seule division du 6e C.A.U.S., il s'agissait de la 3e division d'infanterie (**3e D.I.U.S.**) dont un bataillon était arrivé aux portes de BESANCON vers AVANNE. Le reste était disséminé entre LONS LE SAUNIER et CHAMPAGNOLE.
- ◆ **Les Français** progressaient très étirés entre SAINT-CLAUDE et PONTARLIER où ils livrèrent un bref mais rude combat dans la matinée. Ces troupes appartenaient au Groupement Tactique N°3 (G.T.3) de la 3e division d'infanterie algérienne (**3e D.I.A.**) Parmi ces unités le 3e bataillon du 4e Régiment de tirailleurs tunisiens (**4e R.T.T.**) atteignit ORNANS vers 18 heures.
- ◆ A BAUME LES DAMES, une **compagnie de F.F.I.** d'environ 150 hommes, appartenant au groupe "Montagne du LOMONT" était placée sous les ordres du Capitaine BESANCON. Elle était inexpérimentée et sans armement lourd.
- ◆ **Les Allemands** de la 19e Armée en retraite se trouvaient protégés sur leur flanc Sud par plusieurs éléments disparates et affaiblis : des débris du corps DEHNER éparpillés entre DOLE et BAUME, la garnison du VALDAHON (1 100 territoriaux sans grande valeur combattante) et surtout les restes de la 11e PANZERDIVISION. Celle-ci très affaiblie par ses combats de VALENCE et de BOURG ne comptait plus que 26 blindés sur 150 mais parmi eux il restait une vingtaine de redoutables PANTHER.
- ◆ Les positions respectives de toutes ces forces étaient très mal connues des deux camps lorsque le 04 septembre au soir, à peine arrivé à ORNANS, le 4e R.T.T. reçut l'ordre suivant : ***"Portez-vous sans désespérer sur BAUME-LES-DAMES - STOP - Attention à la traversée du camp du VALDAHON occupé par les éléments ennemis - STOP -"***.

(1) Nous plagions ici le titre d'un film célèbre "un pont trop loin", qui décrit l'échec de l'offensive sur les ponts hollandais




2-DB →

1-DB →



CARTE N°2
LIBERATION DE LA
FRANCHE-COMTE

SEPTEMBRE 1944

 TROUPES FRANCAISES
 TROUPES AMERICAINES
 LIGNE DE FRONT AU SOIR
DE LA DATE INDIQUEE
 carte réalisée à partir des
travaux du colonel DUTRIEZ
membre de l'Académie de
BESANÇON

0 10 50
KM

1.2 La marche sur BAUME

- ♦ Remarquons d'abord que l'ordre reçu par le 4e RTT était **audacieux** -un raid en territoire ennemi mal connu- mais **judicieux** : prendre BAUME c'était s'emparer du seul pont intact sur le DOUBS et prendre un noeud de communication essentiel (RN73 et voie ferrée), vital pour l'ennemi.

Remarquons ensuite que **les moyens prévus pour cette attaque étaient très limités** :

- un bataillon d'infanterie semi-motorisé
- une batterie d'artillerie de 4 pièces de 105 mm
- un escadron de reconnaissance du 3e régiment de spahis algériens disposant de quelques blindés légers de type "M5" et de canons d'assaut du modèle "M8" ou "M7";

Face aux PANTHER, chars lourds fortement blindés et armés, les canons et les chars français n'étaient pas de taille. La seule arme efficace aurait été les "tank destroyers" du 7e Régiment de chasseurs d'Afrique. Malheureusement ceux-ci étaient bloqués à SAINT-CLAUDE faute de carburant !

- ♦ **La marche d'approche** débuta le 04 au soir vers 21 heures à partir d'ORNANS. Mais là aussi **la logistique coïncait** : une partie des troupes ne put quitter les bords de la LOUE que vers 4 heures du matin lorsque les éléments du 4e RTT, bloqués dans le JURA faute de camions de transport, vinrent enfin les relever.

La colonne partie d'ORNANS progressa lentement, fut accrochée au carrefour d'ETALANS par les Allemands, arriva à **PONT LES MOULINS vers 3heures du matin**. C'est là qu'eut lieu la rencontre inattendue avec les F.F.I. baumoises qui furent "amalgamés" aussitôt aux troupes régulières. Autre heureuse surprise, on put joindre par téléphone (la ligne étant intacte) une postière baumoise qui confirma la faiblesse du dispositif défensif allemand à BAUME : des troupes hétéroclites (à la gendarmerie et à la caserne BIESSE), quelques chars disséminés dans les rues menant au pont lequel n'était que faiblement gardé par un groupe de vieux soldats endormis... On ne peut qu'être surpris par cette faiblesse ennemie vue l'importance stratégique de la ville. Sans doute était-ce la conséquence du chaos lié à toute débâcle. Les témoignages recueillis auprès des survivants insistent tous sur la désorganisation de cette armée en retraite, sur son aspect hétéroclite qui leur rappelait une autre débâcle, celle de juin 1940. Monsieur SEVOZ, alors jeune vétérinaire, se souvient avoir assisté les jours précédents la libération, à un curieux spectacle : parmi les troupes en repli se trouvait un groupe de type asiatique, vite surnommés "les Mongols", avec femmes et enfants, se déplaçant à cheval ; ils firent halte quelques jours à BAUME, terrorisant la population par leurs moeurs rudes et primitives, ne les vit-on pas galoper entièrement nus sur leurs chevaux pour aller se laver dans le DOUBS ?

2 - LE 05 SEPTEMBRE : UNE OCCASION MANQUEE

2.1 L'attaque sur BAUME, le 05 au matin

- ◆ Muni de ces renseignements le commandant du 4e RTT, le Colonel TOCHON, élabora rapidement un plan simple : passage du pont par surprise et pénétration en ville tout en s'assurant du contrôle des collines environnantes, tâche incombante aux F.F.I. qui devaient occuper le "Château Simon" et le "Château Hugon".
- ◆ L'attaque débuta vers 6 heures du matin. Sans aucun bruit les "M5" avançant au pas suivis de petits groupes de fantassins s'approchèrent du pont. Brutalement l'assaut est lancé, le pont est franchi, le poste de garde allemand est surpris dans son sommeil. Les groupes d'assaut investissent les quartiers Sud, Tanneries, Promenades, Mi-cour... Les F.F.I. sont sur les hauteurs.

La population, aussi ébahie que les Allemands, s'éveille au son des combats et sort, un peu vite, les drapeaux tricolores.

- ◆ Pourtant les Allemands se ressaisissent vite, les combats deviennent plus acharnés. L'avance française est stoppée à hauteur de CHAMARS bien que plusieurs blindés allemands aient été mis hors de combat, notamment à MI-COUR. En milieu de matinée, un épisode imprévu et important va se dérouler au profit des "libérateurs" : surgissant du tunnel de CHAMPVANS arrive un train allemand chargé de matériel et de troupes. C'est une cible idéale pour les canons français qui immobilisent le convoi et le matraquent d'obus : le train brûle et avec lui plus de 20 soldats allemands.

- ◆ Vers midi un premier bilan peut être dressé, il semble largement positif :

- la voie ferrée est impraticable, la route nationale sous le feu allié, le pont a été pris intact
- les pertes allemandes sont assez lourdes tant au plan humain que matériel (5 blindés hors de combat)
- les pertes françaises sont insignifiantes (quelques blessés).

Pourtant, le Colonel TOCHON peut avoir quelques inquiétudes :

- le centre-ville n'est pas investi
- les communications avec l'arrière semblent coupées, aucun renfort n'arrive
- les munitions s'épuisent vite
- les prisonniers allemands sont pour moitié de jeunes et vaillants soldats de la 11e PZ.

Celle-ci ne va-t-elle pas contre attaquer ?

2.2 La contre-attaque allemande (05 septembre après-midi)

- ◆ Dans la matinée les Allemands qui semblent avoir pris conscience de la situation lancent une contre-attaque au niveau d'ETALANS. Des chars PANTHER venus de BESANCON bousculent les éléments attardés du 4e RTT. La route de BAUME est coupée, les renforts d'artillerie tant attendus sont bloqués. Ce n'est qu'en fin d'après-midi qu'une action conjointe franco-américaine permettra de rouvrir la route, les "tank-destroyers", enfin ravitaillés, peuvent s'élancer...trop tard. Ils arrivent à PONT LES MOULINS à la tombée de la nuit. Entre temps la situation à BAUME a radicalement changé.

- ◆ **Coup dur vers 14 heures** - Des obus s'abattent sur les soldats et F.F.I. postés sur "CROYOT" (Château HUGON), un grondement impressionnant s'amplifie à l'Ouest...

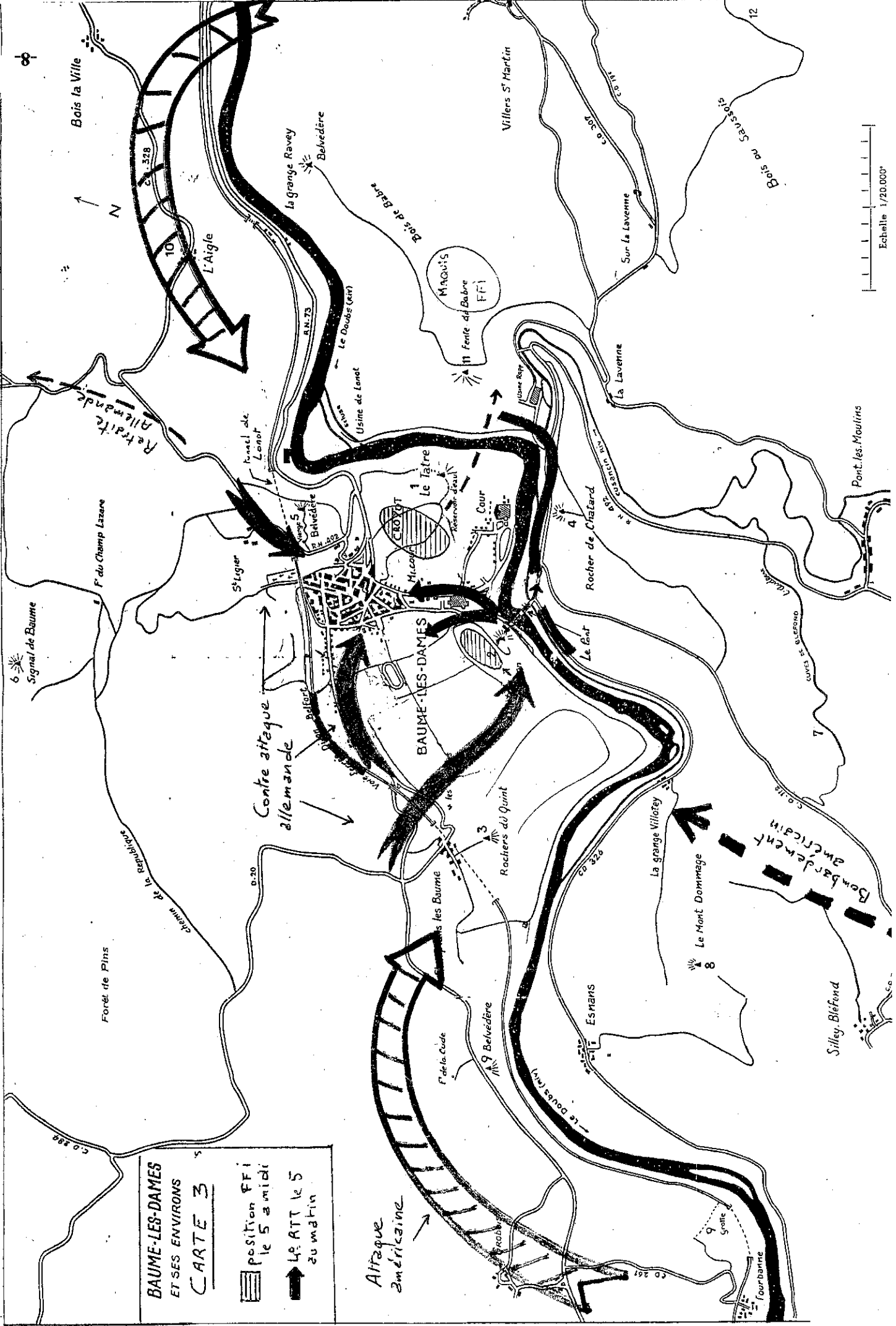
La contre-attaque allemande vient de débiter : une **KAMPFGRUPPE de la 11e PZ arrive par CHAMPVANS**. Il est constitué d'au moins trois PANTHER appuyés par quatre canons automoteurs de 150 mm et par deux compagnies de "PANZER-GRENADIER" (infanterie). L'ensemble progresse inexorablement vers le pont à travers "la PRAIRIE", à l'époque complètement vierge de toute construction.

Le commandement français réalise immédiatement la situation : tenir face aux PANTHER est impossible comme le lui prouve la dramatique mésaventure survenue au serveur d'un canon antichar français installé "au rond-point JOUFFROY D'ABBANS". Le malheureux voit un PANTHER se rapprocher, il fait feu à 15 reprises sur le blindé, le touche 10 fois...sans résultat. Le char ajuste tranquillement la pièce française et la détruit tuant ses valeureux serveurs.



Sans hésiter, le Colonel TOCHON donne l'ordre de repli immédiat sur la rive gauche du DOUBS.

- ◆ Dès lors des événements confus et tumultueux vont s'enchaîner rapidement, **un drame va se nouer**, faisant ressortir une nouvelle fois l'importance des problèmes matériels dans cette affaire

- Les troupes françaises en position sur le flan Ouest, "le château SIMON" et ses alentours, reçoivent bien l'ordre de repli. Celui-ci s'effectue, non sans pagaille, dans des conditions difficiles, sous le feu direct des Allemands. Des "M5" brûlent, des hommes tombent... Pourtant vers 16H30, les derniers éléments de l'aile Ouest sont à l'abri sur la rive gauche. Abri très relatif, les obus allemands font encore des victimes sur la route de BRETIGNEY, un autre "M5" dévale la pente en feu...



**BAUME-LES-DAMES
ET SES ENVIRONS
CARTE 3**

-  position FFI le 5 a midi
-  Le ATT le 5 au matin

Attaque Américaine

Retraite Allemande

Bombardement Américain

Echelle 1/20.000^e

Sur la partie EST de la tête de pont (Château HUGON) les F.F.I. qui occupaient la colline ne reçoivent pas à temps l'ordre de repli, ils ne possédaient pas de postes de radio. Sous un déluge d'obus allemands leur retraite tardive se fait de manière désorganisée, des morts et des blessés sont abandonnés sur place. Impossible de regagner la rive gauche par le pont dont l'accès est coupé par la WEHRMACHT, seule solution, traverser le DOUBS en amont de COUR, au niveau du bassin de GONDE. Malheureusement la rivière est en crue et seules quelques rares barques de pêcheurs sont disponibles. Le transbordement s'effectue non sans mal sous le feu ennemi, il débute par un drame : une barque chargée de tirailleurs du 4e RTT chavire, ses occupants venus d'Outre-Méditerranée périssent noyés.

Au crépuscule la majorité des F.F.I. a pu regagner ses bases sur la colline de BABRE, en partie, il faut le noter, grâce au courage et au dévouement de certains habitants de COUR, la famille BERNASCONI par exemple (des Suisses implantés de longue date à COUR). Nous renvoyons le lecteur aux témoignages publiés par les F.F.I. pour en connaître le détail.

3. L'ANALYSE D'UN ECHEC

Le 05 septembre au soir le bilan est évidemment négatif pour les Alliés :

- BAUME est toujours occupée et sa population directement exposée aux combats
 - X - Les Allemands ont repris et fait sauter le pont
 - Les pertes matérielles et humaines sont lourdes, en particulier parmi les F.F.I.
- Le seul point positif est la coupure définitive de la voie ferrée.

Quelles furent les raisons de cet échec ? Elles furent multiples :

♦ des raisons matérielles :

- L'attaque a été effectuée avec un matériel léger incapable de résister au matériel lourd allemand. Le char "PANTHER" doté d'un blindage de 80 mm et d'un canon de 75 était très supérieur au "M5" doté d'un malheureux canon de 37 mm...

- Cette supériorité matérielle découla directement de problème logistiques. Les "tank-destroyers" seuls rivaux potentiels des "PANTHER", étaient bloqués dans le JURA faute de carburant. L'avance alliée avait été si rapide depuis la PROVENCE que les lignes de ravitaillement étaient démesurément étirées. Les dépôts d'essence étaient situés vers SISTERON, à 500 km de BAUME, il fallait une semaine aux camions de ravitaillement pour faire l'aller-retour. Il en était de même pour les munitions : quand la 3e D.I.A. pénètre dans le DOUBS elle n'a plus devant elle qu'une journée et demie de munitions en réserve. Impossible dans ces conditions d'employer à fond l'artillerie disponible à BAUME (pièces de 105 mm).

- Autre difficulté matérielle, le manque de moyens de communication et la faiblesse des renseignements disponibles. Nous avons vu qu'un ordre de repli parti du secteur du PONT n'arrive pas, ou trop tard au CHATEAU HUGON à moins de 500 m de là... Fait très significatif de cette relative "obscurité", Monsieur L. NICOLAS, F.F.I. ayant participé à ces combats puis, après-guerre, responsable de l'Amicale locale des F.F.I., nous a avoué n'avoir appris que tout récemment (50 ans après !) la présence, aux côtés des forces françaises engagées à BAUME, d'un groupe F.F.I. descendus de PIERREFONTAINE. De la même manière, la colonne du 4e RTT qui attaque le 05 au matin ignore que ses renforts sont bloqués à l'arrière et qu'une force ennemie supérieure est dans les parages. On imagine aisément qu'une grande confusion ait pu régner sur le terrain.

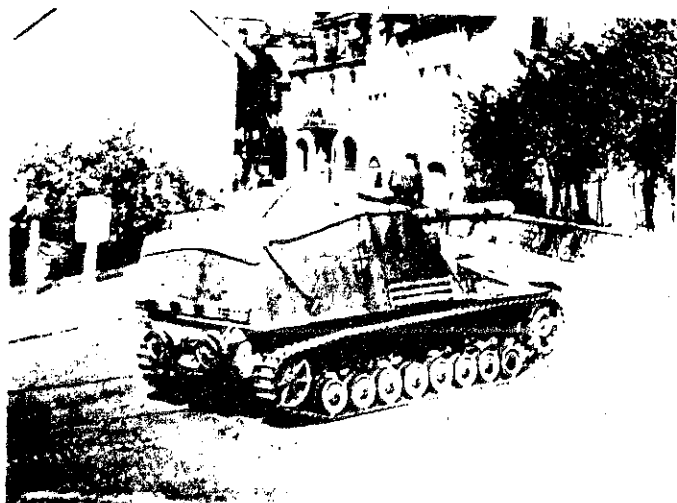
♦ des raisons humaines

Notre rôle, 50 après, n'est pas de chercher des responsabilités ou de juger des hommes qui brillèrent tous par leur courage et qui ne firent qu'obéir aux ordres. Cependant l'historien peut poser des questions.

- Le raid ordonné sur BAUME n'était-il pas trop téméraire ? N'a-t-on pas péché par optimisme ? Il faut savoir que pour de nombreux soldats du 4e RTT, les combats de BAUME constituèrent un baptême du feu, ils n'étaient pas rodés au combat.

- De la même manière on peut s'interroger sur le bien-fondé de l'engagement massif et rapide des F.F.I. aux côtés des troupes régulières. L'amalgame entre ces maquisards, aussi mal équipés que courageux, et la troupe professionnelle, ne fut pas évident à réaliser. Notons d'ailleurs qu'une polémique -encore vive dans certains esprits- opposa après guerre les F.F.I. Baumoises au Colonel TOCHON à propos de l'importance réelle du rôle tenu par ces "partisans" dans les combats de BAUME. Nous nous bornerons à nous demander si la mission qui leur fut confiée n'était pas au-dessus de leurs moyens et pourquoi l'éventualité et les moyens d'une retraite ne furent-ils pas prévus ?

**COMBATS A ET AUTOUR DE BAUME-LES-DAMES (DOUBS),
DU 5 AU 9 SEPTEMBRE 1944**

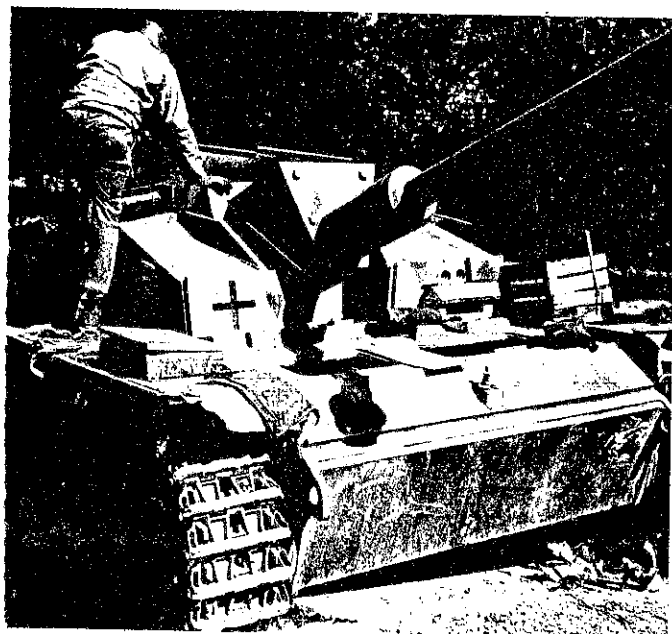


BAUME-LES-DAMES, 5 SEPTEMBRE 1944

Un obusier automoteur de 150 mm, du type dénommé « Hummel » (« bourdon », en français), appartenant au 119^e régiment d'artillerie de la 11^e PzD. Encore bâchée, cette pièce traverse la ville, vraisemblablement au début de l'après-midi, afin d'appuyer la contre-attaque que les Allemands viennent de déclencher, vers quatorze heures, contre les troupes françaises (éléments de la 3^e D.I.A. et F.F.I.) ayant franchi le Doubs au petit matin.

Le Kampfgruppe de la 11^e PzD. ainsi engagé (trois « Panther » semble-t-il, quatre « Hummel », un bataillon du 111^e Panzergrenadier Regiment, le Feldersatzbataillon, des éléments du génie), réussit, en fin d'après-midi, à rejeter sur la rive sud les éphémères libérateurs de la localité, puis à faire sauter le pont. Baume-les-Dames ne sera définitivement délivrée, par la 45^e division d'infanterie américaine, que le 9 septembre matin.

(Photographie d'origine inconnue. Prise sans doute par un habitant de la ville, d'une façon clandestine évidemment.)

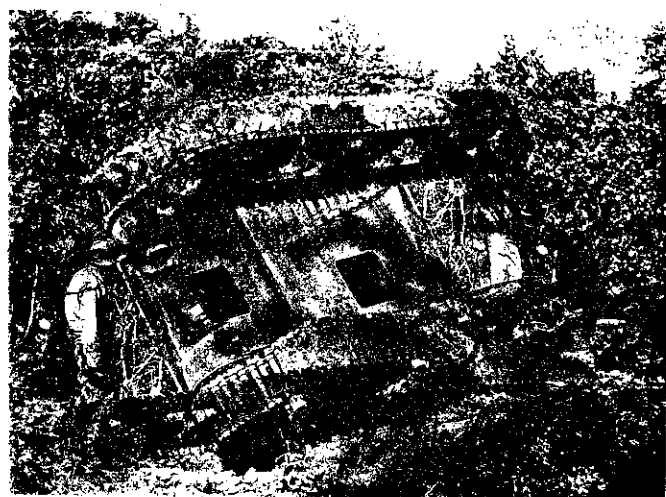


**BAUME-LES-DAMES,
9 OU 10 SEPTEMBRE 1944**

Après la libération de la ville, un soldat américain examine avec attention un « Sturmgeschütz » (canon d'assaut, en français) appartenant au 61^e groupe antichars de la 11^e PzD., qu'un tir de bazooka exécuté par les troupes de la 3^e D.I.A. a touché et définitivement immobilisé, le 5 septembre matin. Il s'agit du Sturmgeschütz III — modèle G. Armé d'un canon de 75 mm, ce blindé doit être considéré comme un antichar automoteur (d'où son affectation au groupe antichars) et non, malgré son appellation, comme un canon d'assaut (ayant pour mission l'appui rapproché de l'infanterie).

A remarquer, sur l'avant-gauche l'insigne de la « Gesspenster Division ».

(USA Photography.)



Encore un G.I.'S regardant de façon très intéressée les dégâts subis par un blindé. Mais, cette fois, le vaincu est américain. En effet, cette carcasse renversée parmi les broussailles se révèle être celle d'un « Sherman » appartenant à l'un des bataillons de chars qui, du 6 au 9 septembre 1944, appuyaient la 45^e division d'infanterie américaine autour de Baume-les-Dames.

Impressionnant apparaît le trou foré sur l'avant du châssis. Sans doute l'œuvre d'un « Panther ».

(USA Photography.)

Source : La guerre des blindés en Franche-Comté
Colonel DUTRIEZ- Edit. Cèdre

DEUXIEME PARTIE : BAUME BOMBARDEE, LIBEREE ET MEURTRIE (06-09 septembre 1944)

1. LES AMERICAINS ENTRENT EN SCENE

- ♦ **Le 06 septembre** une **décision importante** est prise au quartier général du 6e C.A.U.S. : la première Armée Française sera concentrée sur la partie la plus orientale du front, à proximité de la frontière suisse, pour attaquer dans le Haut-Doubs. **Les Américains héritent donc du secteur de BAUME**. La 45e D.I.U.S. va y remplacer la 3e D.I.A. Mais les problèmes de ravitaillement et de circulation sont tels que ce n'est qu'en fin de soirée que le 180e Régiment d'Infanterie Américain (180e R.I.U.S.) achève sa concentration à PONT LES MOULINS, suivi par une imposante artillerie qui va se positionner sur le plateau dominant la vallée du DOUBS au Sud, le long d'une ligne courant approximativement d'AISSÉY à LOMONT SUR CRETE.

Les Américains emploient donc **une autre tactique**, celle de la manière forte. BAUME sera soumise à un **bombardement intensif** avant que les G I'S ne s'y aventurent. Ce choix est parfaitement compréhensible du point de vue américain. Pour eux notre cité n'était qu'un point sur une carte, un obstacle à franchir avec un minimum de pertes et le plus rapidement possible pour ne pas ralentir l'avance vers le REICH.

- ♦ Dans ces conditions, la journée du **06 septembre** fut relativement calme bien que les tirs n'aient jamais cessé de part et d'autres. La population, désenchantée, en profita pour se mettre à l'abri, principalement dans les caves voûtées, heureusement nombreuses dans une vieille cité de vigneron, mais aussi sous le tunnel ferroviaire de LONOT, comme nous le verrons plus loin.
- ♦ **Le 07 septembre** fut marqué, au plan militaire, par le début de deux opérations :
 - l'artillerie américaine déclenche un déluge de feu sur notre ville. En 48 heures, ce ne sont pas moins de **5 000 obus qui seraient tombés sur BAUME...**
 - **les fantassins américains**, bientôt suivis par les blindés, **franchissent le DOUBS** en aval et en amont de la ville (**vers OUGNEY, ESNANS, HYEUVRE**) sur des ponts provisoires établis en un temps record. Le but de la manœuvre est clair : encercler la ville.
- ♦ Ces opérations continuent durant toute la journée du **08 septembre**. Alors que la population subit des bombardements continus, l'étau américain se resserre lentement sur la ville. L'avant-garde progressant lentement atteint LONOT à l'Est et CHAMPVANS à l'Ouest. Un commando "YANKEE" pousse même jusqu'à l'hôpital pour y libérer un groupe de prisonniers américains ce qui déclenche la fureur des Allemands qui menacent les civils de représailles. Or ceux-ci sont déjà victimes d'atrocités.

2. LES BAUMOIS DANS LA TOURMENTE

- ♦ Ces trois journées (06-08 septembre) furent d'abord celles du calvaire des F.F.I., qui, pris au piège lors de la contre-attaque allemande du 05, n'avaient pu regagner la rive gauche du DOUBS. Les Allemands leur donnèrent la chasse et ne firent pas de quartier : blessés achevés froidement, prisonniers exécutés... 23 résistants payèrent de leur vie leur engagement dans ces combats. Pour connaître le détail de ce drame nous renvoyons aux travaux publiés par les F.F.I. eux-mêmes. Ces faits sont très graves, ils n'ont pas été commis par des S.S. fanatisés -absents des combats de BAUME- mais par des troupes régulières de la WEHRMACHT. Ce sont de véritables crimes de guerre restés impunis. Leurs exactions ne s'arrêtèrent pas là : une partie des destructions d'immeubles du centre-ville sont à imputer aux troupes allemandes qui incendièrent volontairement plusieurs bâtiments, en particulier le très bel immeuble à tourelle (maison DORADE) qui s'élevait sur l'actuelle place du centre-ville face à la mairie.

- ♦ Ceci nous amène à évoquer le sort des Baumois coincés entre les bombardements américains et les représailles nazies. Nous le ferons à travers quelques témoignages recueillis, au hasard, parmi les actuels survivants de ces événements.
 - M. et Mme SEVOZ alors jeunes mariés, récemment installés à BAUME comme vétérinaires, résidaient Faubourg de BESANCON (actuelle avenue KENNEDY) face à l'hôpital dans un vaste bâtiment en U qui abritait entre autres une ferme (NACHIN) et les entrepôts du "Syndicat agricole". Ils étaient idéalement placés pour observer la retraite allemande.

"Fin août 44 commença le reflux des soldats allemands, logeant au rez-de-chaussée, sur la rue, nous étions aux premières places pour apprécier la débâcle ennemie. Arrivèrent un jour des Russes(1) que les Allemands présentaient aux Français en disant "voici vos alliés". Il s'agissait de demi-sauvages n'ayant d'autres moyens de subsistance que le pillage. Ils circulaient à cheval avec des voitures hippomobiles en osier tressé. Les bridons de chevaux étaient faits de cuir noir, non cousu mais noué, quelquefois décorés de petits coquillages. A l'étonnement des Baumois, ils se baignaient nus sur leurs chevaux et pêchaient à la grenade des poissons qu'ils grillaient sur le bord du DOUBS. Ils n'avaient jamais vu de bicyclettes et cherchaient, en vain, à allumer leurs cigarettes au contact de leurs phares... Pour fumer ils s'emparaient dans les maisons des livres de petit format, au papier fin, du type missel, dont les pages leur servaient à rouler leurs cigarettes.

Dans les premiers jours de septembre, la retraite s'amplifia ; ce fut un incessant défilé hétéroclite avec de nombreux blessés utilisant tous les moyens de transport disponibles : l'un d'eux par exemple était allongé dans la caisse d'un triporteur du "caïfat" tandis qu'un autre se servait de fusils comme béquilles...

(1) Sans doute des Ukrainiens, Turcomans, etc... agglomérés à la WEHRMACHT

Dans cette débandade un groupe de soldats allemands pénétra dans la cour du Syndicat, se défit rapidement de ses uniformes et de ses casques et nous demanda des annuaires des Postes pour avoir une carte indiquant la direction de la SUISSE. Arriva alors un officier, immense, impeccablement vêtu, qui dégaina son revolver et ordonna aux déserteurs d'être à leur poste dans les cinq minutes. L'ordre fut promptement exécuté et tous ces hommes s'alignèrent en position de tir derrière le mur d'entrée...

Lorsque les combats commencèrent (le 05 septembre) nous nous réfugiâmes dans la cave de la maison voisine, celle des dames HAAS, qui communiquait avec celle de la famille NACHIN. Sorti pour aller chercher quelques affaires chez nous, je me trouvai face à un énorme char allemand (2) qui chercha à m'écraser, je lui échappai en me plaquant contre la façade, sa tourelle atteignait presque le niveau du balcon du 1er étage. Sa puissance de feu était telle qu'au premier obus qu'il tira, le souffle dégagea brutalement le larmier de notre cave de toutes les saletés accumulées là, provoquant un nuage étouffant dans notre refuge.

Le lendemain matin, nous nous aperçûmes que le toit de la maison était en feu, suite aux intenses bombardements. Des soldats allemands installés dans la cuisine s'opposèrent à ce que nous traversions la rue pour nous réfugier à l'hôpital. En brisant la porte du bâtiment voisin à la hache, et en enjambant les fenêtres, avec quelques difficultés, ma femme étant enceinte, nous nous échappâmes par l'arrière en sautant les murs des jardins. Arrivés rue de la Gare nous avons cherché refuge dans les caves de la coopérative agricole. Elles étaient déjà largement occupées et M. PFAUWADEL nous conseilla d'aller plus loin. Il nous fit descendre par le jardin jusqu'à la rue des Juifs où nous rencontrâmes un soldat allemand en armes qui nous laissa passer après lui avoir expliqué qu'il s'agissait d'un groupe de femmes cherchant le local de la Croix Rouge. Nous nous sommes dirigés vers l'Eglise et la rue des Granges où une première cave déjà trop pleine ne put nous accueillir ; ce fut pareil dans une autre. Nous avons rencontré le boucher GAULARD qui nous offrit à manger et avons cherché abri dans la cave de la maison à tourelle contiguë du café PAGE, une fois encore toutes les places étaient occupées et nous reprîmes notre errance. Finalement on trouva refuge dans le sous-sol de la maison des Sires de Neuchâtel. Par la suite, étant sorti aux nouvelles, je rencontrai M. BOILLON quincaillier rue des Lombards (actuel magasin Mod'sport) qui nous invita à venir dans sa cave. Hélas une personne y renversa une bonbonne de grésil ce qui rendit l'air irrespirable. Une nouvelle fois à la rue, nous décidâmes de gagner le tunnel de LONOT. Au passage nous avons assisté à un spectacle dramatique mais inoubliable, la maison à tourelle, mentionnée plus haut, venait de s'embraser de l'intérieur, elle semblait encore intacte de l'extérieur alors que l'intérieur de la tourelle rougeoyait comme un décor de cinéma.

(2) Un Panther sans doute

Arrivés dans le tunnel, où se trouvaient plus de 100 personnes, nous y avons passé un jour entier et deux nuits. L'inquiétude y était vive, le grondement des chars était proche et nous craignons que l'un d'eux ne traversât le tunnel. La soif nous tenaillait, elle fut en partie étanchée grâce au courage d'Evariste CORGINI qui, bravant les bombardements allait remplir deux arrosoirs aux fontaines de la ville.

Au matin du 09, nous apprenions que la ville était libérée. Nous avons tout perdu...mais nous étions en vie."

- Réfugiés dans le tunnel, ils y retrouvèrent la famille PFAUWADEL dont le père était alors le gérant de la "coop", le syndicat agricole installé face à la gare (bâtiment récemment démoli). Sa fille, Odile, aujourd'hui Mme BEUCHOT, âgée de 18 ans à l'époque, témoigne :

"Lorsque les bombardements commencèrent, nous avons trouvé refuge dans les solides caves de la coop où de nombreux voisins nous rejoignirent. Nous avons peur, d'être ensevelis surtout, et tout le monde priait avec ferveur, même les hommes qui ne fréquentaient pas l'Eglise. La chute d'un obus à proximité ou sur la maison -le toit et l'étage furent partiellement détruits-nous souleva de nos sièges, nous fûmes quitte pour une grande frayeur. Vers midi, un groupe de soldats allemands arriva par le jardin et voyant la table dressée dans la cave s'y installa pour démonter et nettoyer ses armes avant d'engloutir notre repas...

Les bombardements devenant de plus en plus intenses, papa décida, qu'il fallait trouver un autre abri que notre cave. Deux obus avaient déjà touché notre maison, et les voisins étaient nombreux à partager notre refuge. Mon père leur expliqua qu'il n'y avait à son avis qu'un abri sûr : le tunnel. Quelques-uns préférèrent se réfugier à la campagne vers LUXIOL. Quant à nous, nous partîmes avec couvertures, vêtements chauds et un peu de ravitaillement vers ce tunnel qui nous semblait le refuge idéal. (Le tunnel près de la gare)

Surprise : beaucoup de Baumois nous y avaient précédés : les premières niches étaient toutes occupées, il fallut aller beaucoup plus à l'intérieur. Dès les premiers instants, le courant d'air glacial de ce tunnel en ligne droite nous surprit désagréablement, et nous n'étions guère habiles à marcher sur le ballast. Chose comique : on retrouvait telle personne, en cet instant dramatique, chapeauté comme pour aller en visite, telle autre n'avait pas hésité à apporter ses beaux fauteuils en tapisserie !!! On se logea dans une de ces fameuses niches, se serrant les uns contre les uns contre les autres pour avoir moins froid... Oh ! Ce courant d'air !!! Une parente très âgée, perturbée par tous ces événements répétait : "mais fermez donc cette porte ! Vous ne sentez pas le froid ?..."

La journée se passa lentement, le bruit de la canonnade se répercutait dans le tunnel, c'était assourdissant... On priait...et l'on avait peur ! Dans la nuit M. V. cria à papa : "Ne voyez-vous pas quelque chose là-bas ?" Des silhouettes s'étaient profilées à l'entrée du tunnel côté de Lonot : amis, ennemis ? Papa eut peur : si les Allemands prenaient le tunnel en enfilade avec une mitrailleuse... "Restez bien au fond des niches, couchez-vous !". A l'aube, nous étions épuisés de peur et de froid. Papa résolut d'aller jusqu'à la maison, chercher un réchaud à alcool et des viandox. Evangelist, notre brave maçon se porta volontaire pour aller chercher l'eau à la source de Lonot. "Tout est calme de ce côté" dit-il. Je vous assure que cette boisson chaude fit plaisir à plus d'un !... Une journée se passa encore en bombardements. Evangelist poussa une reconnaissance vers BAUME et revint au bout de quelque temps en criant "Les Américains sont là ! Ils ont des tanks aussi hauts que des maisons !..."

Par précaution, nous avons encore couché une nuit dans ce tunnel. Au matin suivant, chacun s'enhardit. Ce devait être fini : la canonnade avait cessé. Mais quel spectacle nous attendait : BAUME était méconnaissable, les rues jonchées de tuiles cassées et de fils électriques. Il fallait enjamber de partout, et tout le quartier central brûlait : Maisons Dorade, Nau, les Arcades... tout cela achevait de se consumer, il ne restait que quelques murs. Notre joie d'être libérés faisait place à la stupeur, au chagrin ; et quand on apprit la tragédie de nos F.F.I., là, il n'y eut plus aucune joie dans notre cœur.

Le prix de la Libération de BAUME était payé cher ! Très, très cher !...

- A proximité de là un autre témoin, M. M.B., vécut ces journées de manière un peu différente :

"Dans les premiers jours de septembre toute la famille se rassembla à notre domicile, rue COURVOISIER, actuellement occupé par la Banque Populaire. Plusieurs voisins se joignirent à nous.

Le 07 septembre, la ville subit de violents tirs d'artillerie. Notre immeuble n'avait pas de cave, nous nous sommes donc réfugiés en face, dans la cave de la maison occupée aujourd'hui par un magasin de matériel radio-TV. Le cave ne possédant qu'une issue, nous avons percé le mur qui la séparait de la cave voisine -actuelle maison ALLEMAND- pour avoir une sortie de secours en cas de besoin. Cette cave était occupée par les propriétaires, Mmes TRISTAN et de nombreux voisins dont le curé de la paroisse, le père TROUILLOT.

Avec quelques hommes nous sommes sortis et avons prêté main forte aux volontaires qui luttèrent contre les incendies. Au cours de ces sorties nous avons entendu des appels au secours provenant de derrière l'église. C'est par hasard que le soir nous avons vu une jeune fille de BAUME, Melle MAUPIN, qui nous indiqua l'origine de ces appels. Elle avait trouvé asile avec sa famille et un groupe de réfugiés parisiens dans un abri creusé par son père au flanc de la colline "derrière les murs". Malheureusement un obus atteignit l'abri de plein fouet ensevelissant ses occupants. Elle même n'était que superficiellement touchée mais sa soeur se trouvait hors d'état de se déplacer. Nous nous sommes rendus à l'emplacement où elle gisait, elle s'évanouit lorsque nous voulûmes la relever. Nous avons cherché des civières pour la conduire chez un médecin, elle et un réfugié parisien également blessé. Le docteur DAMOTTE, qui demeurait près de la gare, nous a prié de les conduire à l'hôpital où il les a examinés à la lueur d'une bougie, dans une salle privée de toutes ses fenêtres. J'ai été effrayé par la gravité de ses blessures, la cheville et le pied étaient littéralement hachés, et il fallut recourir à l'amputation. De plus sa cuisse saignait abondamment par une énorme plaie. Le docteur BERGEZ, qui habitait à proximité, vint assister son vieux confrère à notre demande. Lors de cette démarche mes compagnons et moi avons subi un tir d'obus qui nous coucha le nez dans le caniveau. Dans la soirée du 08 septembre, le bruit courut qu'un commando américain avait pénétré en ville depuis CHAMPVANS et s'était emparé de quelques soldats allemands blessés à l'hôpital, peut-être pour mieux identifier les troupes qui occupaient BAUME. Une rumeur précisait que les Allemands, furieux, réclamaient 10 otages baumoises par Allemand enlevé. L'affaire n'eut pas de suite.

Pour échapper à cette éventuelle rafle, nous sommes retournés nous cacher chez nous. Au petit matin, nous avons entendu le bruit de chars, l'un d'eux stoppe devant chez nous. Dans la nuit encore noire, nous ne savions pas si c'étaient des amis ou des ennemis. L'un de nous cria : "C'est les Américains !". Les volets s'ouvrirent et nous sortîmes les drapeaux tricolores. Les soldats nous interpellèrent et nous firent signe de descendre. Plus très sûrs d'avoir à faire aux Alliés, nous obtempérèrent avec inquiétude. Heureusement, c'étaient bien les "GIS", nous étions le 09 septembre au matin. Inutile de dire notre joie, mais les tankistes n'avaient pas le temps de discuter. Sur la place de l'Eglise, à la lueur des incendies, ils nous posèrent quelques questions sur la direction du repli allemand et repartirent. Les fantassins suivaient, ils progressaient lentement, ouvrant chaque porte. M. TRIMAILLE les invita à la maison où on trinqua à la Libération.

Il nous restait cependant un pénible devoir à accomplir : dégager les corps désarticulés de deux réfugiées parisiennes, une mère et une fille, tuées sous les décombres de l'abri..."

- Un peu en dehors du centre-ville, Mme CORDIER vécut ces événements sans savoir ce qui se passait réellement dans BAUME. Agée de 19 ans en 1944, elle résidait au sommet du Château GAILLARD, dans une grande maison qui fait l'angle de la route de ROUGEMONT et de la rue du CHATEAU-GAILLARD, où se trouvait "le chantier" de matériaux de construction de son beau-père, M. CORDIER. Dominant BAUME, c'était une position stratégique de 1er ordre, mais aussi un bâtiment très exposé :

"Mardi 05 septembre au matin, j'étais sortie pour nourrir les lapins quand de violents tirs éclatent. Ils proviennent du Château HUGON, nous saurons plus tard que les F.F.I. y étaient postés et arrosent en contrebas les Allemands qui fuyaient sur la Route Nationale. Des balles sifflent à proximité... Les Allemands font irruption dans la maison et ordonnent aux occupants de l'évacuer. Nous sommes 7, avec moi, mon beau-père et son épouse, un petit réfugié parisien de 7 ans et un couple de Lorrains expulsés de leur région, M. et Mme SCHMIDT, contrôleur à la poste, ainsi que la mère de M. SCHMIDT, impotente, qui vivra seule, alitée, dans la maison, ces heures agitées. Mon futur mari lui était au maquis depuis la mi-août. Rassemblant rapidement quelques effets, nous devons rapidement quitter les lieux. Nous nous dirigeons vers AUTECHAUX. Tout d'abord c'est en bordure des pins, au dessus des fermes de SAINT LIGIER que nous faisons halte. Toute la journée, une colonne d'Allemands, lourdement chargés, descend en direction de BAUME. M. SCHMIDT, parlant allemand, ose s'approcher d'eux et demande si nous pouvons continuer notre route, ce qui fut accepté. A AUTECHAUX, une brave famille nous offre l'hospitalité. Dans cette ferme, il y a aussi des Allemands avec un poste-émetteur. Nous dormons à même le plancher.

Le mercredi matin, mes parents redescendent en reconnaissance puis reviennent nous chercher... Deux chars allemands ont pris position au coin de la maison. Dans l'après-midi, je crois, les tirs d'obus commencent. Nous nous réfugions tous les 7 sous la terrasse dans une espèce de fausse cave. La nuit est longue. Les Allemands viennent chercher les femmes pour faire du café, de l'orge grillé en fait. Je sors avec mon beau-père et M. SCHMIDT pour voir ce qui se passait dans la maison ; constatant que les Allemands jetaient la literie par les fenêtres, mon beau-père les interpelle violemment. Les soldats sont énervés et un chef menace de le fusiller. Nous rejoignons notre cave. Détail "piquant", nous avions au fond du hangar à planches, 3 W-C. Voulant m'y rendre, j'y retrouve M. SCHMIDT. A peine sortis un obus éclate juste derrière, la cloison n'est plus qu'une passoire... Ce n'était pas notre heure de mourir...

Jeudi 07, les obus pleuvent toujours tout autour. Dans l'après-midi, la dalle de notre terrasse "éclate", un obus vient de la percuter. Dans les gravats et la ferraille tordue, nous sommes tous indemnes. Parvenant à entrebâiller la porte, nous sortons. Où aller ? Que se passe-t-il à BAUME ? C'est dans le parc voisin du CHATEAU D'AS, qui n'était pas encore un restaurant, dans une petite écurie, que nous passerons la nuit en compagnie de la chèvre des propriétaires. Vendredi matin, quelle aubaine, ma belle-mère sait traire, voici du bon lait de chèvre pour les enfants. Dans l'après-midi, la propriétaire du Château vient voir sa chèvre et nous trouve là. Etonnée, elle nous conseille d'aller nous réfugier dans une cave de la maison JOURDAN, tout en bas de la rue du FOSSE. Nous y allons, dans la rue les fils électriques traînent partout. Nouvelle nuit de fatigue et d'angoisse. Quelqu'un transmet l'ordre de ne pas sortir sous peine de représailles. Au petit matin, au fond de la cave, une nouvelle nous parvient : les Américains sont là ! Des bruits de chars nous assourdissent, vite nous sommes aux abords de la place, c'est vrai ils sont là !

Rentrés chez nous, nous nous trouvons nez à nez avec des pillards, dont un Baumoï, un ancien employé de mon beau-père, qu'il eut bien du mal à faire déguerpir. La maison est maculée de sang, les Allemands ont dû avoir des blessés, d'ailleurs ils ont déchiré tous les draps pour en faire des pansements. La cave a été vidée, ils ont mis en perce un tonneau de cerises croyant sans doute que c'était du vin ; ils ont répandu dans la cuisine, sur le linge, le contenu précieux, sinon délicieux, d'une bonbonne d'huile de navette. Les habits d'hommes ont disparu, à la place on trouve des uniformes... La maison n'a pas trop souffert des bombardements, certes il n'y a plus aucune vitre, sauf à une porte, des tuiles ont disparu et les 4 façades sont crépies d'éclats, mais ce n'est rien comparé à l'état des jardins voisins complètement labourés par les obus et surtout à la destruction de la ferme de ST LIGIER incendiée par un obus... Pendant toutes ces journées nous n'avons presque rien su de ce qui se passait ailleurs. Nous étions totalement isolés.

Nous n'avons eu connaissance que d'un seul événement dramatique lorsque mon beau-père, qui était descendu à BAUME aux nouvelles chez son fils, revint catastrophé nous raconter la mort du fils REGAD, pompier, tué en luttant contre les incendies du centre-ville. Il nous raconta aussi avoir vu un groupe de civils, bras levés, encadrés par des soldats allemands qui montaient la rue d'ANROZ. Il s'agissait sans doute de malheureux F.F.I. qui allaient être fusillés dans le jardin BUTTERLIN."

- Notre dernier témoignage, un peu particulier dans son esprit, est celui d'une religieuse de MI-COUR, Soeur MARIE-ANDRE, qui résume l'ensemble de ces journées et ouvre même sur un bilan :

"Dès le 1er septembre des troupes auxiliaires envahissaient les environs, semant partout la terreur. Nos voisins furent tous pillés, envahis, et pourtant les soldats passaient et repassaient devant nos portes sans pénétrer chez nous.

Mais le lundi 05 septembre au soir, notre petite communauté fut soudain mise en émoi par l'arrivée de 12 autos d'Allemands, très corrects d'ailleurs, rassurants aussi car ils ne devaient rester ici que quelques heures pour se camoufler. Les soeurs se relayèrent pour monter la garde. La nuit fut assez calme et les sombres pressentiments du soir avaient fait place à la douce quiétude matinale dont nous fûmes tirées soudain par un "boum-boum" formidable et des coups de feu contre les volets : c'était la résistance, le signal de la bataille et nous étions en plein feu !

Mère Marie-Madeleine court à la chapelle et distribue la Sainte-Communion à celles qui se trouvent présentes. Moment le plus poignant peut-être de la bataille.

Il y a le feu derrière le sapin, c'est un tank qui brûle... Alors chacun prend sa valise et descend à la salle à manger et à la cuisine devenues une véritable "société des nations" !!! Les Allemands ont pris la fuite par le verger abandonnant leur butin : couvertures, autos... Les quatre prisonniers américains sont tout heureux de se voir libérés et consomment tranquillement leur tasse de café pendant que les Français, fusils en mains, pénètrent dans l'appartement disant "N'ayez pas peur, mes soeurs, on les aura !".

Pendant ce temps, dans le parc, la résistance et aussi quelques personnes animées par l'instinct de recueillement, il y en a toujours, procèdent à l'inventaire et au dépouillement des autos allemandes ; et bientôt la propriété est transformée en un vaste "marché aux puces" où chacun prend ce qu'il peut.

Nous sommes à peine remises de cette émotion que le jardinier et les locataires du bas arrivent tout émus avec les trois enfants nous demandant l'hospitalité, car leurs vitres sont entièrement brisées. La maison d'en face vient de recevoir un obus, il y a de la fumée et les "boum-boum" reprennent de plus belle jusqu'à midi. La Résistance s'est installée derrière le mur du croquet près de la cabane des lapins et de là vise un train allemand qui est atteint et qui brûle...

On croyait qu'il s'agissait d'un train de munitions... mais les voyageurs en sont descendus et répondent à nos hôtes si bien que les coups partent de chez nous et nous arrivent en droite ligne.

Mère Marie-Madeleine décide la descente à la cave et on commence le chapelet. Vers midi, la canonnade commence à s'apaiser et on remonte à la surface pour prendre le repas préparé entre deux feux par nos cuisinières. Les familles BRISCHOUX, BOUVIER, Blanche et Colette finissent par se loger autour de la table de la cuisine tandis que Melle CECILION vient nous tenir compagnie. Mais la canonnade reprend bien vite et un premier incendie est allumé au Château Hugon à une centaine de mètres de chez nous. Six des nôtres venaient d'être fusillés au même endroit.

Vers trois heures, nouvelle arrivée des troupes allemandes. Emotion de Soeur Marie-Paule en voyant arriver dans la cuisine un blessé escorté par un Allemand. Le malade est très pâle, mais semble reprendre vie en même temps que son compagnon disparaît : il s'agit du garde forestier qui vient d'échapper providentiellement à la mort. Sa maison a été incendiée et on les a avertis dans la cave de partir au plus vite, les étages supérieurs brûlant déjà : "Inutile d'emporter quelque chose, a-t-on ajouté, demain BAUME tout entier sera en flammes".

Les coups se rapprochent : on prie. De temps en temps, entre deux rafales, des émissaires montent à la surface pour chercher des nouvelles. Deux tanks allemands viennent de s'installer le long du mur de la propriété, rue de MI-COUR, entre nos deux portes d'entrée. Nos invités préfèrent rester à la cavec et décident d'y souper...et même d'y passer la nuit. Pour nous, amateurs d'air et d'espace, des installations provisoires au réfectoire semblent préférables.

Mais soudain, un coup formidable ébranle les vitres qui commencent à tomber et bien vite nous allons rejoindre nos amis. C'est le pont que l'on vient de faire sauter ; et la secousse a été rude pour les voisins... On se résigne donc à passer sous terre le reste de la nuit. L'installation est assez pittoresque, et vaut bien le sacrifice de quelques minutes de sommeil pour les donner à la contemplation des dormeurs. Les rayonnages destinés aux fruits constituent d'excellents sommiers. Le garde forestier est perché tout en haut sur un matelas ; à l'étage inférieur la petite bercelonnette et le poupon BRISCHOUX, à ses pieds les deux grandes soeurs, 4 et 5 ans, qui dorment à poings fermés. Puis sur un autre matelas, Blanche et Colette, nos deux pensionnaires. Dans un autre coin, Melle CECILION sur sa chaise longue. A côté, M. BOUVIER et sa femme qui, dos à dos, se servent mutuellement d'appui. Enfin la communauté qui tâche de trouver son équilibre en utilisant les chaises ou fauteuils restants. Malgré le tragique de l'heure, certains ont peine à réprimer le fou-rire .

Les heures sont longues... les chapelets et les invocations redoublent avec les tirs. Et on finit par arriver au lendemain. La matinée est assez calme. On reçoit même des visites d'amis qui ont vu Mi-Cour en danger et viennent charitablement prendre des nouvelles. On va remercier Notre Dame du Sacré Coeur, mais on ne peut stationner : la canonnade reprend. Il s'agit de retrouver la cave, et cette fois on ne pourra plus en sortir que le samedi matin pour de rapides échappées vers la cuisine afin d'y prendre le nécessaire pour le repas... Encore une marque de la Providence : les reliefs laissés par les Allemands défraient les menus et permettront de tenir jusqu'à la fin !

Cette fois ce sont les tanks qui sont visés au bas du parc. La résistance est installée au-dessous du verger dans le petit bois, et les Allemands répondent de la rue de Mi-Cour. Les obus sifflent au-dessus de nos têtes et nous sommes de nouveau entre "deux feux". Pourtant le soir, nous essayons de passer la nuit dans la salle à manger. Nous nous habituons à cette obscurité, mais le sens de l'orientation n'est pas toujours facile. Aussi, dans un demi-sommeil, entre deux coups de canon, peut-on distinguer des phrases comme celles-ci : "Voici mes pieds, voici la table, donc la porte doit être ici !".

Vers minuit, les coups sont si violents qu'il faut de nouveau gagner le souterrain. Jeudi, les positions changent encore : les uns tirent de Châtard, les autres de la montagne d'en face, mais nous restons toujours au milieu !

Au-dessus de la ville de nouveaux foyers sont embrasés et toujours "boum-boum". Tout à coup, vers neuf heures, un éclatement formidable sur la maison. La verrière du hall s'écroule et chacune met la main sur la valise en recommandant son âme à Dieu... Il n'y a pas d'incendie. Où partir ? Des paquets de fumée s'élèvent de tous côtés... On décide de réciter le chapelet perpétuel pendant la nuit. Les âmes du Purgatoire semblent le mieux entendre... La confiance renaît avec le jour car c'est le 8 septembre, et on espère que la Saint Vierge fera quelque chose pour sauver la cité. Les détonations changent de direction, mais leur fréquence ne diminue guère. Tout à coup, dans la nuit, on entend des machines infernales qui passent dans les rues en lançant des "poum" plus formidables que jamais... Quel soulagement quand le bruit cesse. Il est 2 heures donc minuit au soleil, fin du jour de la Nativité de la Sainte-Vierge. Chacune est bien lasse et on tâche de s'endormir, les nerfs sont épuisés !

Soudain le jardinier, après une rapide échappée, nous crie "Tout BAUME est en flammes !" (En réalité il y en avait bien le tiers). On prie... Puis M. BOUVIER lance plus fort que précédemment "Victoire ! Les Français sont là". Nous sommes sauvés.

Chacun bondit dans le parc et donne de chaleureuses poignées de mains aux Américains. Les nouvelles sont tragiques : 30 de nos soldats, l'espoir de BAUME, ont été tués. Tout un quartier de la ville n'est plus qu'un amas de ruines ; toutes les maisons, sans aucune exception, ont été atteintes. Un obus a traversé la voûte de l'église et les vitraux sont bien endommagés.

Mais les coups se font entendre encore ça et là et les soldats nous invitent à rentrer prudemment. Nous rentrons donc et montons "en tenue de cave" à la chapelle pour y chanter la Magnificat et le Te Deum puis le De Profundis pour ceux qui ont donné leur vie pour nous sauver. On se demande si c'est un rêve !

Et maintenant, on procède à la constatation des dégâts : sur 300 vitres, une douzaine à peine a échappé au désastre. Les fenêtres elles-mêmes ont été arrachées. Le crépissage des maisons est criblé de petits trous formés par les balles ou les éclats d'obus. Dans toutes les pièces c'est un amas indéfinissable de plâtre et de vitres cassées. Les toits sont défoncés. Mais c'est notre pauvre parc qui a été le plus endommagé. Plusieurs sapins ont été décapités. Les branches des arbres pendent lamentablement ou encombrent les allées où l'on a peine à se frayer un passage. Et gare aux trous d'obus si l'on oublie d'observer la modestie des yeux.

La vision de guerre est encore plus évidente au croquet où obus, bidons d'essence et boîtes de conserve, les balles, les douilles d'obus laissées par la Résistance gisent sous un amas de branches de tilleuls. Seule, N.D. du Sacré Coeur est restée impassible sur son socle et semble nous attendre en soutenant de sa tête deux énormes branches qui normalement aurait dû la réduire en morceaux. Le verger, les arbres ont beaucoup souffert. On ne peut compter la quantité d'obus ou de grenades ou d'engins meurtriers les plus divers retrouvés les jours suivants dans la propriété : une bombe incendiaire piquée dans la plate-bande des rosiers à 15 cm du mur des classes ; une autre au voisinage du chalet. C'est dire combien nous avons été protégées...

Le dimanche, les rues sont encore encombrées de fil de fer, de branches d'arbres, de tuiles. Les pompiers essaient d'éteindre les derniers restes d'incendie. La messe aura lieu cependant... Aller et retour nous sommes navrées des détresses qui se sont multipliées.

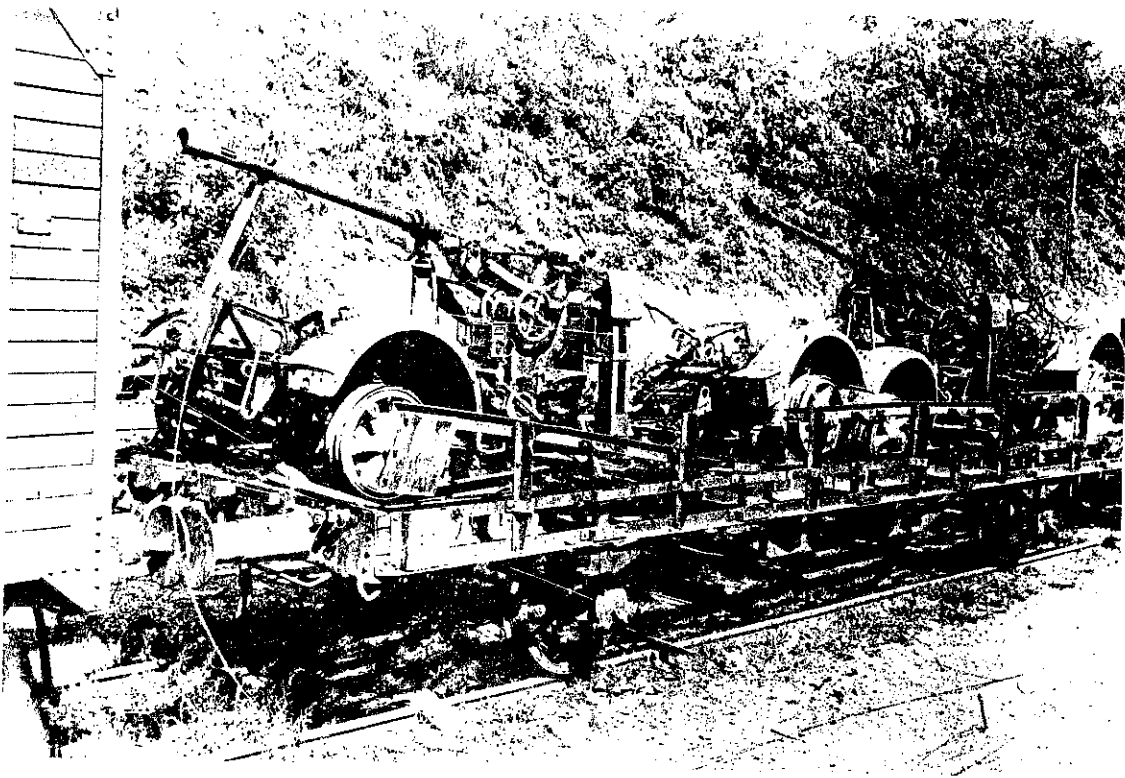
Des mamans de nos élèves se trouvent dehors, leurs maisons ont été pillées, incendiées et leurs maris blessés ou achevés.. Mère Marie-Madeleine distribue des consolations...ouvrant son coeur et les portes de MI-COUR à ces sinistrés : la rentrée sera faite un peu plus tôt avec des pensionnaires un peu différents des habituelles, voilà tout ! N'est-ce pas le devoir de ceux qui ont été protégés de secourir les autres ?

Mardi, obsèques solennelles des victimes : quelle émotion devant ces trente cercueils alignés... Mercredi, nouvel enterrement de M. MARION, gendarme. Blessé d'abord, il fut ensuite achevé et transporté dans une maison où l'on mit le feu... Que d'atrocités de tous genres, il faut passer sous silence ! Mais le plus triste est que cette dure épreuve n'a pas encore éteint l'esprit de partis et que les vieilles antipathies qui couvaient pendant la lutte semblent se réveiller.

Est-ce pour rappeler ses droits que le Seigneur ouvrit ses grandes eaux, jeudi soir, et qu'une épreuve d'un nouveau genre atteignit notre cité ? De multiples gouttières invisibles par le beau temps laissèrent pénétrer la pluie. On eut beau faire la mobilisation générale des cuvettes ou ustensiles les plus variés, l'inondation des chambres des maîtresses était chose faite et on ne put y remédier qu'en puisant l'eau avec une pelle et des seaux.

Heureusement notre locataire sait recouvrir les toits. Son frère et lui ont déjà réparé la toiture de la maison du bas et ils vont travailler à refaire la nôtre.

La bonne volonté de tous a été telle que Mi-Cour a presque repris son aspect normal. Le papier huilé remplace les vitres et nos pensionnaires se trouvent, disent-ils, très heureux dans cette bonne maison, la maison du Bon Dieu."



*Train allemand détruit par un char français
le 5 au matin*



*Le quartier face à l'hôpital a particulièrement souffert des tirs d'artillerie lors des combats de la
libération de Baume-les-Dames*

CONCLUSION : LE BILAN

- ♦ **Le 09 septembre** au petit matin, vers 4h, **les premiers chars américains pénètrent dans BAUME** abandonnée durant la nuit par les Allemands qui battent en retraite en direction de VILLERSEXEL. Les Alliés ne s'attardent pas. Ils tentent de pousser leur avantage mais la résistance allemande se durcit : ce n'est que le 13 septembre que VILLERSEXEL, distante seulement de 25 km de BAUME, sera libérée. La grande offensive franco-américaine lancée un mois plus tôt s'épuise... Les Alliés ne franchiront pas le RHIN avant l'hiver.

Heureux Baumois donc qui ont été libérés avant ce coup d'arrêt ? Oui et non car le prix à payer pour cette Libération a été très élevé : le centre-ville n'est plus que ruines, partout gravats et fils électriques jonchaient les rues, et surtout le deuil de dizaines de familles tempèrent la joie d'une population libérée de plus de 4 ans d'occupation.

- ♦ **Le bilan humain** est lourd : **plus de 100 morts** de toutes origines :

- 35 tués dans l'armée française, dont 23 F.F.I., plus 8 disparus au 4eRTT (noyés sans doute) et 76 blessés,
- près de 50 allemands tués (le décompte exact n'a pas été fait) dont 23 lors de l'attaque du train ; 80 blessés et environ 70 prisonniers,
- 7 civils tués sous les bombardements, en particulier un jeune pompier, le fils REGAD, touché par un obus alors qu'il tentait d'éteindre l'incendie des "Arcades". Citons également le cas de ces réfugiés parisiens qui croyaient être plus en sécurité dans notre petite cité. Notons tout de même que les pertes civiles furent plus modérées que ce qu'on aurait pu craindre, les voûtes des caves et du tunnel ont bien résisté.

- ♦ **Le bilan matériel** n'est pas moins impressionnant :

- 56 immeubles détruits, notamment Faubourg de Besançon (avenue Kennedy actuelle), à proximité de la Place Chamars et surtout au coeur de la vieille ville où disparaurent des bijoux architecturaux qui faisaient tout le charme de notre antique cité.
- Plus de 600 autres bâtiments furent également plus ou moins endommagés
- Le pont sur le DOUBS fut une nouvelle fois détruit mais vite remplacé par un pont provisoire.

♦ Le bilan militaire est plus mitigé :

- L'attaque du 5 septembre a incontestablement gêné le repli allemand en coupant pratiquement l'axe de la vallée du DOUBS
- Mais l'objectif n'a été qu'en partie atteint et d'importantes forces ennemies ont pu faire retraite, par la vallée de l'OGNON, et contribuer au coup d'arrêt donné à l'avance alliée.

Nous terminerons donc en reprenant un jugement du Colonel DUTRIEZ : "*Les combats de BAUME LES DAMES, une occasion manquée ?*"



Cette étude a été réalisée par le **CLUB HISTOIRE** du **COLLEGE René CASSIN** de **BAUME LES DAMES** dans le cadre d'un **Projet d'Action Educative**.

Ont participé à ce travail, les élèves des classes de troisième :

CARDINAUX Cyril
CORNE Christophe
GNECCHI David
MOREL Emmanuel
BERTRAND Arnaud

DALLAVALLE Yann
FAIVRE Jérôme
CHAPOUTOT Thomas
PAN Sébastien

Sous la direction de **P. BEUCHOT**, professeur d'histoire.



Nous tenons à remercier chaleureusement toutes les personnes qui nous ont apporté leur aide et leur témoignage. En tout premier lieu le Colonel **DUTRIEZ** sans lequel ce travail n'aurait pas été possible ; nos "témoins", M. et Mme **SEVOZ**, Mme **BEUCHOT**, Mme **CORDIER**, M. **BARTHET M.**, M. L. **NICOLAS**, Soeur **MARIE-PAULE**.

Nous avons également eu le soutien du Comité des Fêtes de la Ville de **BAUME**, du Club des Collectionneurs baumois, et du Musée de la Résistance de **BESANCON**.

Mme **J. KOLB**, secrétaire au Collège **CASSIN**, a assuré la plus grande partie de la frappe de ce travail.

Les photos proviennent soit des archives américaines, soit ont été prises sur le vif par **M. HENRIET**.